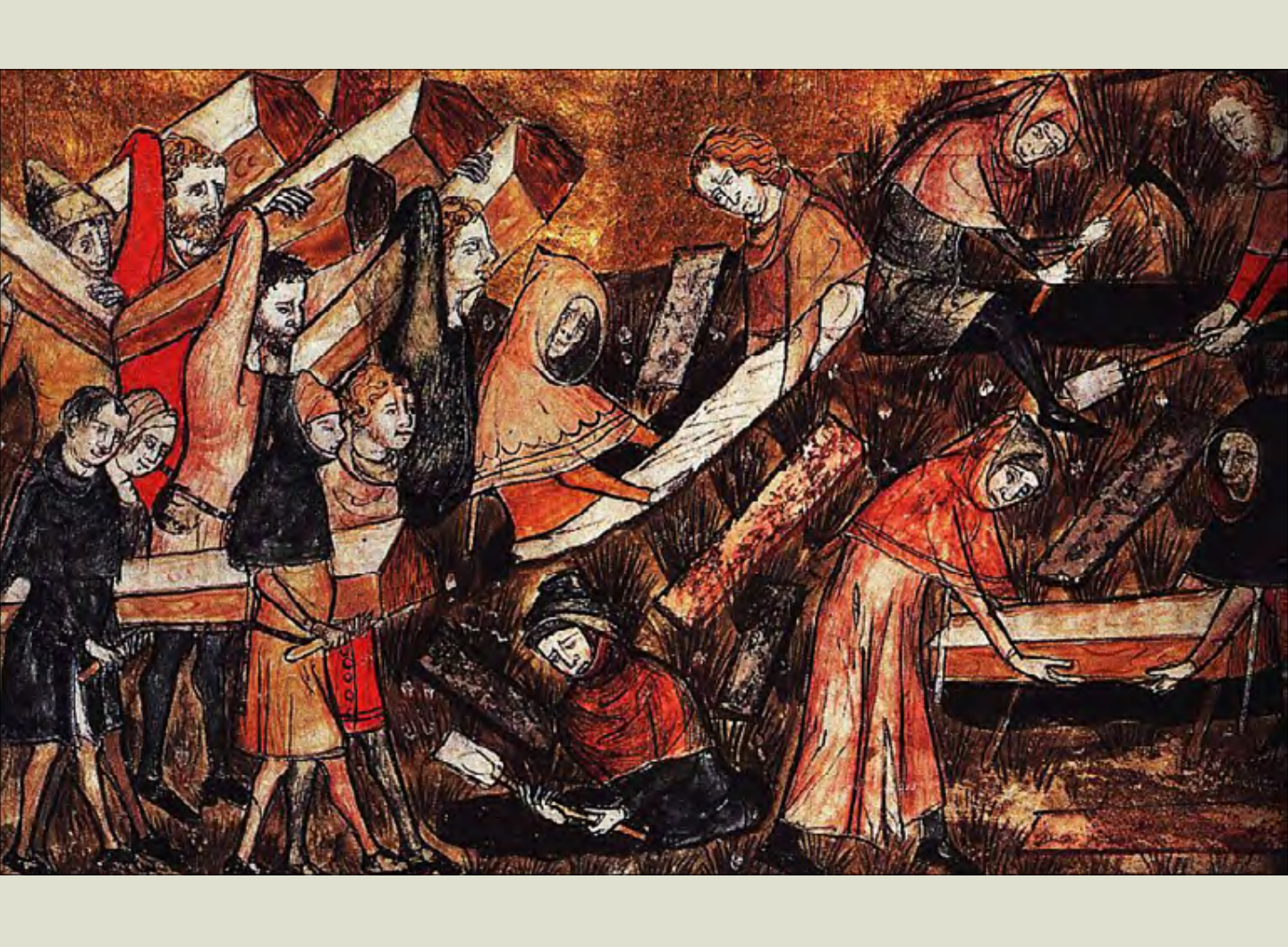
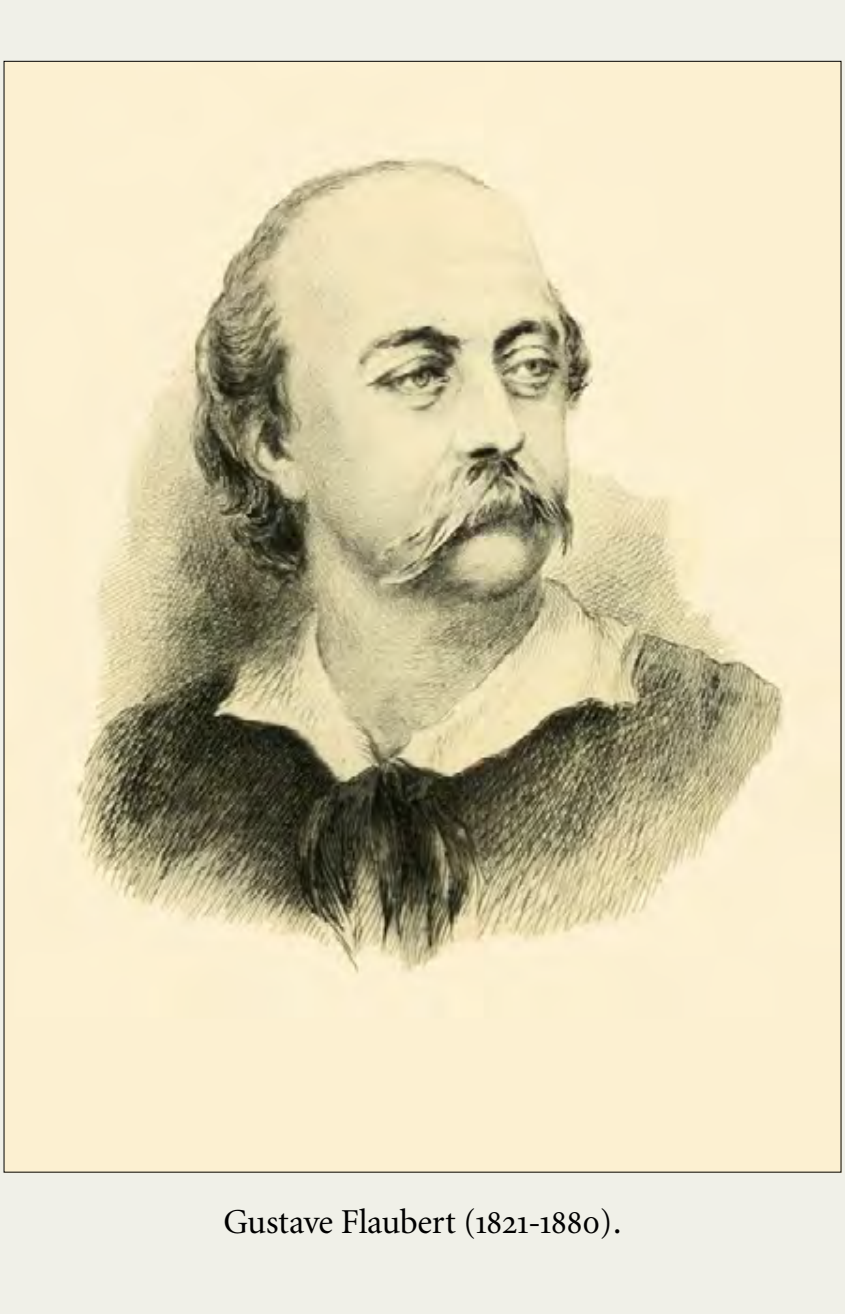
Gustave Flaubert

La Peste à Florence



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Les villageois enterrent leurs morts, le visage empreint de tristesse.
Chronique de Flandre, XIVe siècle.



Gustave Flaubert (1821-1880).

> C'est que je te hais d'une haine de frère.
> ALEXANDRE DUMAS
> *Don Juan de Marana*

I

Il y avait autrefois à Florence une femme d'environ soixante ans que l'on appelait Beatricia. Elle habitait dans le quartier le plus misérable de la ville et ses seuls moyens de vivre se réduisaient à dire la bonne aventure aux grands seigneurs et à vendre quelques drogues à ses voisins pauvres lorsqu'ils étaient malades. La mendicité complétait ses revenus.

Elle avait été grande dame dans sa jeunesse. Mais alors elle était si voûtée qu'on lui voyait à peine la figure. Ses traits étaient irréguliers, elle avait un grand nez aquilin, de petits yeux noirs, un menton allongé et une large bouche d'où sortaient deux ou trois dents longues, jaunes et chancelantes qui répandaient sans cesse de la salive sur sa lèvre inférieure. Son costume avait quelque chose de bizarre et d'étrange. Son jupon était bleu et sa camisole noire. Quant à ses chaussures – elle marchait toujours nu-pieds en s'appuyant sur un bâton plus haut qu'elle.

Joignez à cela une magnifique chevelure blanche qui lui couvrait les épaules et le dos et qui tombait des deux côtés de son visage sans ordre et sans soin car elle n'avait pas même un simple bandeau pour les retenir.

Le jour et une partie de la nuit elle se promenait dans les rues de Florence mais le soir elle rentrait chez elle pour manger et pour dire la bonne aventure à ceux qui n'avaient pas voulu s'arrêter en public devant une pareille femme et qui avaient honte de leur superstition.

Un jour donc elle fut accostée par deux jeunes gens de distinction qui lui ordonnèrent de les conduire chez elle. Elle obéit et se mit à marcher devant eux.

Pendant la route et en traversant les rues sombres et tortueuses du vieux quartier de la ville le plus jeune des deux témoignait ses craintes à l'autre et lui reprochait l'envie démesurée qu'il avait de se faire dire son avenir.

— Quelle singulière idée as-tu, lui disait-il, de vouloir aller chez cette femme. Cela est-il sensé ? Songe que maintenant il est près de huit heures, que le jour baisse, songe encore qu'en allant dans ce sale quartier de la plus vile populace, nos riches épées, les plumes de nos feutres, et nos fraises de dentelles peuvent faire supposer qu'il y a de l'or...

— Ah tu es fou, Garcia, interrompit François, quel lâche tu fais.

— Mais enfin cette femme la connais-tu ? Sais-tu son nom ?

— Oui. C'est Beatricia.

Ce mot produisit un singulier effet sur le jeune homme et l'arrêta tout court d'autant plus que la devineresse entendant prononcer son nom s'était retournée – et cette pâle figure le fixant avec ses longs cheveux blancs que le vent agitait légèrement le fit tressaillir.

Garcia comprima sa crainte et continua de marcher silencieusement mais se rapprochant de plus en plus de son frère François.

Enfin au bout d'une demi-heure de marche ils arrivèrent devant une longue allée qu'il fallait traverser avant d'arriver chez Beatricia.

— Tu peux faire tes opérations ici, lui dit Garcia en s'adressant à la vieille femme.

— Impossible, attendez encore quelques instants, nous voici arrivés, et elle ouvrit une porte qui donnait sur un escalier tortueux et en bois de chêne.

Après avoir monté bien des marches Beatricia ouvrit une autre porte. C'était celle de son cabinet éclairé par une lampe suspendue au plafond. Mais sa pâle lumière éclairait si peu que l'obscurité était presque complète. Pourtant avec quelque soin et comme l'appartement était bas et petit on voyait dans l'ombre quelques têtes de morts, et si la main par hasard tâtonnait sur une grande table ronde qui se trouvait là, elle rencontrait aussitôt des herbes mouillées et de longs cheveux encore tout sanglants.

— Vite dépêche-toi, dit François.

Beatricia lui prit la main et l'ayant amené sous la lampe, elle lui dit :

Tiens, vois-tu ces trois lignes en forme d'M ? Cela est signe de Bonheur. Les autres lignes qui s'entrecroisent et s'entrelacent vers le pouce indiquent qu'il y aura des trahisons, ta famille, toi-même, tu mourras par la trahison d'un de tes proches. Mais je te le dis, tu verras bientôt réussir tes projets. Va.

— À moi, dit Garcia d'une voix tremblante. Beatricia lui prit sa main droite. Elle était brûlante.

— Ta vie sera entremêlée de biens et de maux. Mais le cancer de l'envie et de la haine te rongera le cœur, le glaive du meurtre sera dans ta main et tu trouveras dans le sang de ta victime l'expiation des humiliations de ta vie. Va.

— Adieu femme de l'enfer, dit Garcia en lui jetant une pièce d'or qui roula sur les pavés et alla frapper un crâne. Adieu, femme de Babylone, que la malédiction du ciel tombe sur ta maison et sur ta science et fasse que d'autres ne se laissent point prendre à tes discours... Ils sortirent aussitôt et l'escalier résonnait encore du bruit de leurs pas que Beatricia contemplait par sa fenêtre les étoiles qui brillaient au ciel et la lune qui argentait les toits de Florence.

II

Rentré chez Cosme son père, Garcia ne put fermer l'œil de la nuit, il se leva n'en pouvant plus, car la fièvre battait avec violence dans ses artères, et il rêva toute la nuit à la prédiction de Beatricia.

Je ne sais si comme moi vous êtes superstitieux mais il faut avouer qu'il y avait dans cette vieille femme aux longs cheveux blancs, dans son costume, dans toute sa personne, dans ses paroles sinistres, dans cet appareil lugubre qui décorait son appartement avec des crânes humains et avec des cheveux d'exécutés quelque chose de fantastique, de triste et même d'effrayant qui devait, au XVIIe siècle, en Italie, à Florence et la nuit effrayer un homme tel que Garcia de Médicis.

Il avait alors vingt ans. C'est-à-dire que depuis vingt ans il était en proie aux railleries, aux humiliations, aux insultes de sa famille. En effet, c'était un homme méchant, traître et haineux que Garcia de Médicis mais qui dit que cette méchanceté maligne, cette sombre et ambitieuse jalousie qui tourmentèrent ses jours ne prirent pas naissance dans toutes les tracasseries qu'il eut à endurer ?

Il était faible, et maladif. François était fort et robuste, Garcia était laid, gauche, il était mou, sans énergie, sans esprit. François était un beau cavalier aux belles manières, c'était un galant homme. Il maniait habilement un cheval, et forçait le cerf aussi aisément que le meilleur chasseur des états du Pape.

C'était donc l'aîné le chéri de la famille. À lui tous les honneurs, les gloires, les titres et les dignités. Au pauvre Garcia l'obscurité et le mépris.

Cosme chérissait son fils aîné. Il avait demandé pour lui le cardinalat, il était sur le point de l'obtenir tandis que le cadet était resté simple lieutenant dans les troupes de son père.

Il y avait déjà longtemps que la haine de Garcia couvait lentement dans son cœur. Mais la prédiction de la vieille compléta l'œuvre que l'orgueil avait commencée. Depuis qu'il savait que son frère allait être cardinal, cette idée-là lui faisait mal. Dans sa haine il souhaitait la mort de François. Oh comment, se disait-il à lui-même en pleurant de rage et la tête dans ses mains. Oh comment, cet homme que je déteste sera monseigneur le cardinal François, plus qu'un duc, plus qu'un roi, presque le pape. Et moi... Ah, moi, son frère, toujours pauvre et obscur, comme le valet d'un bourgeois. Quand on verra dans les rues de Florence la voiture de monseigneur qui courra sur les dalles – si quelqu'enfant ignorant des choses de ce monde demande à sa mère :

— Quels sont ces hommes rouges derrière le cardinal ?

— Ses valets.

— Et cet autre qui le suit à cheval habillé de noir ?

— Son frère. Son frère qui le suit à cheval. Ah dérision et pitié. Et dire qu'il faudra respecter ce cardinal, dire qu'il faudra l'appeler monseigneur, se prosterner à ses pieds.

Ah quand j'étais jeune et pur, quand je croyais encore à l'avenir, au bonheur, à Dieu, je méprisais les sarcasmes de l'impie. Ah je comprends maintenant, les joies du sang, les délices de la vengeance, et l'athéisme et l'impureté, et il sanglotait.

Le jour était déjà venu quand on vit de loin accourir un courrier aux armes du pape. Il se dirigea vers le palais ducal.

Garcia le vit, et il pleura amèrement.

III

C'était par une folle nuit d'Italie au mois d'août, à Florence. Le palais ducal était illuminé, le peuple dansait sur les places publiques. Partout c'était des danses, des rires et du bruit. Pourtant la peste avait exercé ses ravages sur Florence et avait décimé ses habitants.

Au palais aussi c'était des danses, des rires et du bruit mais non de joie. Car la peste là aussi avait fait ses ravages dans le cœur d'un homme, l'avait comprimé et l'avait endurci, mais une autre peste que la contagion. Le malheur qui étreignait Garcia dans ses serres cruelles le serra si fort qu'il le broya comme le verre du festin entre les mains d'un homme ivre.

Or c'était Cosme de Médicis qui donnait toutes ces réjouissances publiques parce que son fils chéri François de Médicis était nommé cardinal. C'était sans doute pour distraire le peuple des événements sinistres qui le préoccupaient, pauvre peuple – que l'on amuse avec du fard et des costumes de théâtre tandis qu'il agonise. Oh c'est que souvent un rire cache une larme.

Peut-être qu'au milieu de la danse dans le salon du duc quelqu'un des danseurs allait tomber sur le parquet et se convulsionner à la lueur des lustres et des glaces. Qui dit que cette jeune femme ne va pas s'évanouir tout à coup ? Peut-être son délire commence-t-il. Tenez, voyez-vous ses mains qui se crispent, ses pieds qui trépignent, ses dents qui claquent. Elle agonise, elle râle, ses mains défaillantes errent sur sa robe de satin, et elle expire dans sa parure de bal.

La fête était resplendissante et belle. Cosme avait appelé tous les savants et les artistes de l'Italie. Le cardinal François était au comble de la gloire et des honneurs.

On lui jetait des couronnes, des fleurs, des odes, des vers. C'était des louanges et des flatteries, des adulations.

Dans un coin de la salle on voyait à un des groupes les plus considérables un homme vêtu de noir dont le maintien sérieux annonçait sans doute quelque profession savante. C'était le docteur Roderigo, le médecin et l'ami des Médicis.

C'était un singulier homme que le docteur Roderigo. Alchimiste assez distingué pour son époque il était peu versé dans la science qui le faisait vivre et savait bien mieux celle dont il ne s'occupait que comme passe-temps.

L'étude des livres et celle des hommes avaient imprimé sur sa figure un certain sourire sceptique et moqueur qui effaçait légèrement les rides sombres de son front. Dans sa jeunesse il avait beaucoup étudié surtout la philosophie et la théologie mais au fond n'y ayant trouvé que doute et dégoût et il avait abandonné l'hypothèse pour la réalité et le livre pour le monde.

Autre livre aussi où il y a tant à lire.

Il était alors à s'entretenir avec le comte Salfieri et le duc de Florence. Il aimait particulièrement l'entretien de ce dernier parce qu'il trouvait là quelqu'un qui écoutait tous ses discours sans objection et qui y répondait toujours par un oui approbatif et lorsqu'on a une opinion hasardeuse, un système nouveau, on préfère l'exposer devant un homme supérieur à vous par le sang et inférieur par les moyens. Voilà pourquoi le docteur Roderigo qui était un homme de beaucoup d'esprit aimait la société de Cosme II de Médicis qui n'en avait guère.

Il y avait déjà près de deux heures qu'il tenait le duc dans une dissertation sur les miracles de l'Ancien Testament et déjà, plusieurs fois, Cosme s'était avoué vaincu, car à sa religion simple et naïve Roderigo opposait de puissantes objections et une logique vive et pressante.

— Rangez-vous donc, lui dit Salfieri, vous empêchez cette jeune fille de danser, allons autre part, ici nous gênons. Voulez-vous une partie de dés ?

— Volontiers, répondit le médecin saisissant cette occasion de finir la conversation car il avait quelquefois peur d'humilier le complaisant prince.

Quant à celui-ci après chaque entretien qu'il avait eu avec son médecin il s'en allait toujours avec une croyance de moins, une illusion détruite et un vide de plus dans l'âme. Il le quittait en disant tout bas : Ce diable de Roderigo, il est bien instruit, il est bien habile. Mais Dieu me pardonne si ce n'est pas péché de croire un pareil homme – pourtant ce qu'il dit est vrai.

Et le lendemain il courait entamer avec lui quelque discussion philosophique.

Sa magnificence s'était largement déployée dans la fête de ce jour, et rarement on en avait vu de pareille, tout était beau, digne et somptueux, c'était riche, c'était grandiose. Mais au milieu de toutes ces figures où le luxe et la richesse éclataient, au milieu de ces femmes parées de perles, de fleurs et de diamants, entre les lustres, les glaces, au bruit du bolero qui bondissait, au milieu de ce bourdonnement de la fête, au retentissement de l'or sur les tables, au milieu donc de tout ce qu'il y avait d'enivrant dans le bal, d'entraînant dans la danse, d'enchanteur dans cette longue suite d'hommes et de femmes richement parés où il n'y avait que doux sourires, galantes paroles on voyait donc apparaître là, au milieu du bal, comme le spectre de Banco la haute figure de Garcia, sombre et pâle.

— Il était venu là aussi lui, tout comme un autre, apporter au milieu des rires et de la joie sa blessure saignante et son profond chagrin. Il contemplait tout cela d'un œil morne et triste, comme quelqu'un d'indifférent aux petites joies factices de la vie, comme le mourant regarde le soleil sur son grabat d'agonie.

À peine si depuis le commencement du bal quelqu'un lui avait adressé la parole, il était seul au milieu de tant de monde, seul avec son chagrin qui le rongeait et le bruit de la danse lui faisait mal, la vue de son frère l'irritait à un tel point que quelquefois en regardant toute cette foule joyeuse et en pensant à lui- même, à lui désespéré et misérable sous son habit de courtisan, il touchait à la garde de son épée et qu'il était tenté de déchirer avec ses ongles la femme dont la robe l'effleurait en passant l'homme qui dansait devant pour narguer la fête et pour nuire aux heureux.

Son frère s'aperçut qu'il était malade et vint à lui d'un air bienveillant.

— Qu'as-tu Garcia ? lui dit-il. Qu'as-tu, ta main crève ton gant, tu tourmentes la garde de ton épée.

— Moi, oh je n'ai rien, monseigneur.

— Tu es fier Garcia.

— Oh oui, je suis fier va, bien fier, plus fier que toi peut-être, c'est la fierté du mendiant qui insulte le grand seigneur dont le cheval l'éclabousse et il accompagna ces derniers mots d'un rire forcé.

Le cardinal lui avait tourné le dos en haussant les épaules, et il alla recevoir les félicitations du duc de Bellamonte qui arrivait alors suivi d'un nombreux cortège.

Un homme venait de s'évanouir sur une banquette, le premier valet qui passait par là le prit dans ses bras et l'emmena hors de la salle.

Personne ne s'informa de cet homme.

C'était Garcia.

IV

Quelques archers rangés en ordre dans la cour attendaient l'arrivée des seigneurs pour partir, car leurs chevaux étaient impatients et ils piaffaient tous désireux qu'ils étaient de courir dans la plaine. Les chiens que chaque cavalier tenait en laisse aboyaient autour d'eux en leur mordant les jambes et déjà plus d'un juron, plus d'un coup de cravache avaient calmé l'ardeur de quelques-uns.

Le duc et sa famille étaient prêts et n'attendaient plus que quelques dames et le bon docteur Roderigo qui arriva monté sur une superbe mule noire. La grande porte s'ouvrit et l'on se mit en route, les hommes montés sur des chevaux, et la carabine sur l'épaule et le couteau de chasse au côté gauche.

Quant aux dames elles suivaient par-derrière montées sur des haquenées et le faucon au poing.

Cosme et le cardinal ouvraient la marche, en passant sous la porte la jument de ce dernier eut peur de la toque rouge d'une des sentinelles et fit un bond qui faillit renverser son cavalier.

— Mauvais présage, grommela le duc.

— Bah est-ce que vous croyez à ces niaiseries-là, vous plaisantez sans doute, dit Roderigo. Cosme se tut et enfonça l'éperon dans le flanc de son cheval qui partit au trot. On le suivit.

Le bruit des chevaux sur le pavé et celui des épées qui battaient sur la selle firent mettre tous les habitants aux fenêtres pour voir passer le cortège de monseigneur le duc Cosme II de Médicis qui allait à la chasse avec son fils le cardinal.

Arrivée sur une grande place la compagnie se divisa en trois bandes différentes. Le premier piqueur donna du cor et les cavaliers partirent au galop dans les rues de Florence.

Cosme était avec Roderigo, Garcia avec François et Bellamonte avec les dames et les archers devait forcer le gibier.

Le temps était sombre et disposé à l'orage. L'air était étouffant et les chevaux étaient déjà blancs d'écume.

Il fait beau dans les bois, on y respire un air frais et pur. Alors on était en plein midi et chacun éprouvait la douce sensation que procure l'ombrage lorsque l'on voit au loin passer quelque rayon du soleil à travers les branches. Car il faut vous dire que l'on était alors dans la forêt.

Garcia vêtu de noir, sombre et pensif, avait suivi machinalement son frère qui s'était écarté pour aller à la piste du cerf dont il venait tout à l'heure de perdre les traces. Ils se trouvèrent bientôt isolés et seuls dans un endroit où le bois devenant de plus en plus épais, il leur fut impossible d'avancer. Ils s'arrêtèrent, descendirent de cheval et s'assirent sur l'herbe.

— Te voilà donc cardinal, dit vivement Garcia qui jusqu'alors avait été silencieux et triste. Ah te voilà cardinal ; il tira son épée. Un cardinal, et il rit de son rire forcé et éclatant dont le timbre avait quelque chose de cruel et de féroce.

— Cela t'étonne Garcia ?

— Oh non, te souviens-tu de la prédiction de Beatricia ?

— Oui, eh bien ?

— Te souviens-tu de sa chambre où il y avait des cheveux d'exécutés et des crânes humains, te souvient-il de ses longs cheveux blancs ? N'est-ce pas hein mon cardinal, n'est-ce pas que cette femme avait quelque chose de satanique dans sa personne et d'infernal dans son regard ? Et ses yeux brillaient avec une expression qui fit frémir François.

— Où veux-tu en venir avec cette femme ?

— Te souvient-il de sa prédiction ? Te souvient-il qu'elle t'avait dit que tes projets réussiraient ? Oui n'est-ce pas ? Tu vois que j'ai la mémoire bonne quoiqu'il y ait deux jours et que ces deux jours aient été pour moi aussi longs que des siècles. Ah il y a dans la vie des jours qui laissent le soir plus d'une ride au front. Et des larmes roulaient dans ses yeux.

— Tu m'ennuies Garcia, lui dit brusquement son frère.

— Je t'ennuie. Ah. Eh bien tes projets ont réussi. La prédiction s'est accomplie, mais oublies-tu qu'elle avait dit que le cancer de la jalousie et de la rage m'abîmerait l'âme ? oublies-tu qu'elle avait dit que le sang serait mon breuvage et un crime la joie de ma vie ? oublies-tu cela ? Va sa prédiction est juste. Vois-tu la trace des larmes que j'ai versées depuis deux jours ? Vois-tu les places de ma tête où manquent les cheveux ? Vois-tu les marques rouges de mes joues ? Vois-tu comme ma voix est cassée et affaiblie ? Car j'ai arraché mes cheveux de colère, je me suis déchiré le visage avec les ongles et j'ai passé les nuits à crier de rage et de désespoir.

Il sanglotait et on eût dit que le sang allait sortir de ses veines.

— Tu es fou Garcia, dit le cardinal en se levant effrayé.

— Fou. Ah oui fou. Assassin peut-être. Écoute, monseigneur le cardinal François nommé par le pape.

Écoute notre vie c'était un duel terrible à mort mais un duel à outrage dont le récit fait frémir d'horreur, tu as eu l'avantage jusqu'alors, la société t'a protégé. Tout est juste et bien fait. Tu m'as supplicié toute ma vie, je t'égorge maintenant, – et il l'avait renversé d'un bras furieux et tenait son épée sur sa poitrine.

— Oh pardon, pardon Garcia, disait François d'une voix tremblante – que t'ai-je fait ?

— Ce que tu m'as fait tiens ? Et il lui cracha au visage.

— Je te rends injure pour injure, mépris pour mépris, tu es cardinal, j'insulte ta dignité de cardinal, tu es beau, fort et puissant j'insulte ta force, ta beauté et ta puissance. Car je te tiens sous moi, tu palpites de crainte sous mon genou. Ah tu trembles. Tremble donc et souffre comme j'ai tremblé et souffert. Tu ne savais pas toi dont la sagesse est si vantée combien un homme ressemble au démon quand l'injustice l'a rendu bête féroce. Ah je souffre de te voir vivre tiens.

....

Et un cri perçant partit de dessous le feuillage et fit envoler un nid de chouettes.

Garcia remonta sur son cheval et partit au galop. Il avait des taches de sang sur sa fraise de dentelles.

* * *

Les bons habitants de Florence furent réveillés vers minuit par un grand bruit de chevaux et de cavaliers qui traversaient les rues avec des torches et des flambeaux.

C'était monseigneur le duc qui revenait de la chasse.

Plus loin suivaient silencieusement quatre valets portant une litière, ils avaient l'air de vouloir passer inaperçus et ils marchaient à petits pas. À côté d'eux il y avait un homme qui paraissait leur chef. Il était triste, enveloppé dans son manteau et la tête baissée sur sa poitrine, il semblait vouloir comprimer des larmes.

Quand on arriva au château du duc, une femme courut au-devant des chasseurs en demandant où était le cardinal. Quand elle aperçut la litière elle demanda au duc son mari :

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

L'homme au manteau lança à Garcia un regard sévère et froid puis, hésitant quelques secondes, il dit avec un accent qui faisait mal à entendre :

— Un cadavre.

V

Un demi-jour éclairait l'appartement et les rideaux bien fermés n'y laissaient entrer qu'une lumière douce et paisible.

Un homme s'y promenait à grands pas. C'était un vieillard. Il paraissait avoir des pensées qui lui remuaient fortement l'âme, tantôt il allait à sa table et y prenait une épée nue qu'il examinait avec répugnance, tantôt il allait vers le fond où était tendu un large rideau noir autour duquel venaient bourdonner les mouches. Il faisait frais dans cette chambre et l'on y sentait même quelque chose d'humide et de sépulcral semblable à l'odeur d'un amphithéâtre de dissection.

Enfin il s'arrêta tout à coup et frappant du pied avec colère :

— Oh oui, oui, que justice se fasse ; il le faut.

— Le sang du juste crie vengeance vers nous. Eh bien vengeance. Et il ordonna à un de ses valets d'appeler Garcia.

Celui-ci arriva bientôt, ses lèvres étaient blanches et ridées comme quelqu'un qui sort d'un accès de fièvre et ses cheveux noirs rejetés en arrière laissaient voir un front pâle où la malédiction de Dieu semblait empreinte.

— Vous m'avez demandé mon père ? dit-il en entrant.

— Oui. Ah, tu es déjà en toilette, tu as changé d'habits. Ce ne sont pas ceux que tu portais hier. Les taches se font bien voir sur un vêtement noir n'est-ce pas, Garcia ? Tes doigts sont humides. Oh tu as bien lavé tes mains, tu t'es parfumé les cheveux.

— Mais pourquoi ces questions mon père ?

— Pourquoi ? Ah. Garcia mon fils. N'est-ce pas sur mon honneur que la chasse est un royal plaisir mais quelquefois on oublie son gibier et s'il ne se trouvait pas quelqu'un assez complaisant pour le ramasser...

Il prit son épée et amenant Garcia au fond de la salle, il ouvrit le rideau de la main gauche et détournant les yeux – Vois et contemple !

....

Étendu sur un lit, le cadavre était nu, et le sang suintait encore de ses blessures. Sa figure était horriblement contractée, ses yeux étaient ouverts et tournés du côté de Garcia. Et ce regard morne et terne de cadavre lui fit claquer des dents. Sa bouche était entr'ouverte et quelques mouches à viande venaient bourdonner jusque sur ses dents, il y en avait alors cinq ou six qui restèrent collées dans du sang figé qu'il avait sur la joue puis il y avait ce teint livide de la peau, cette blancheur des ongles et quelques meurtrissures sur les bras et les genoux.

Garcia resta muet de stupeur et d'étonnement. Il tomba à genoux, froid et immobile comme le cadavre du cardinal. Quelque chose siffla dans l'air.

....

L'on entendit le bruit d'un corps pesant qui tombait sur le parquet et un râle horrible, un râle forcené, un râle d'enfer retentit sous les voûtes.

VI

Florence était en deuil ; ses enfants mouraient par la peste. Depuis un mois elle régnait en souveraine dans la ville mais depuis deux jours surtout sa fureur avait augmenté. Le peuple mourait en maudissant Dieu et ses ministres, il blasphémait dans son délire et sur son lit d'angoisse et de douleur, s'il lui restait un mot à dire c'était une malédiction. Et puisqu'il était sûr de sa fin prochaine il se vautrait en riant stupidement dans la débauche et dans toute la boue du vice.

C'est qu'il est dans l'existence d'un homme de tels malheurs, des douleurs si vives, des désespoirs si poignants que l'on abandonne pour le plaisir d'insulter celui qui nous fait souffrir et que l'on jette avec mépris sa dignité d'homme comme un masque de théâtre. Et l'on se livre à ce que la débauche a de plus sale, le vice de plus dégradant, on expire en buvant et au son de la musique.

C'est l'exécuté qui s'enivre avant son supplice.

C'est alors que les philosophes devraient considérer l'homme quand ils parlent de sa dignité et de l'esprit des masses.

Un événement important était pourtant venu distraire Florence plongée au milieu de ses cris de désespoir, et de ses prières, de ses vœux ridicules.

C'était la mort des deux fils de Cosme de Médicis que le fléau n'avait pas plus épargnés que le dernier laquais du dernier bourgeois.

C'était ce jour-là qu'on fêtait leurs obsèques et le peuple pour un instant s'était soulevé de son matelas, avait ouvert sa fenêtre de ses mains défaillantes et moites de sueur pour avoir la joie de contempler deux grands seigneurs que l'on portait en terre.

Le convoi passait triste et recueilli dans son deuil pompeux, au milieu de Florence.

Les corps de Garcia et de François étaient étendus sur des brancards tirés par des mules noires.

Tout était calme et paisible et l'on n'entendait que le pas lent des mules sur le pavé, le bruit du brancard dont les timons craquaient à chaque mouvement puis les chants de mort qui gémissaient à l'entour de ces deux cadavres puis dans le lointain de divers côtés on entendait comme un chant de tristesse le glas funèbre de la cloche qui gémissait de sa forte voix d'airain.

À côté des brancards marchaient le docteur Roderigo, le duc de Bellamonte, le comte de Salfieri.

— Est-il possible, dit ce dernier en s'adressant au médecin, est-il possible qu'un homme tué de la peste ait de si larges balafres ? Et il lui montrait les blessures de Garcia.

— Oui quelquefois. Ce sont des ventouses, et l'on n'entendait que le chant des morts et le glas funèbre des cloches qui gémissaient par les airs.

Moralité :

Car à toutes choses il en faut une.

Septembre 1836

La Peste à Florence,
nouvelle de Gustave Flaubert (1821-1880).
a été écrite en septembre 1836.

isbn : 978-2-89668-596-7
© Vertiges éditeur, 2018
– 0597 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org